

A propos de quatre lettres inédites de Verlaine au docteur MALBEC, son médecin pendant sa dernière année (1895) *

par le Professeur J.-J. DUBARRY (Bordeaux)

Contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, ce n'est pas à l'hôpital que, le 8 janvier 1896, mourut Paul Verlaine, *ce pilon d'hôpital*, selon sa propre expression. En effet, de 1886 à janvier 1895, il fut admis plusieurs fois alternativement à Cochin, à Tenon, à Saint-Antoine, à Bichat, ou à Saint-Louis, mais surtout à Broussais.

J'étais à l'hôpital. Lequel ? Vraiment le sais-je ?

Etant si coutumier et du fait et du lieu.

Chez soi à l'hôpital, écrivait-il. En réalité, c'est dans le service du Professeur Chauffard qu'il élisait plus volontiers domicile, dans le vieil hôpital Broussais, *son château d'hiver*, immeuble sur pilotis, construit à titre provisoire en hâte en 1833, à l'occasion d'une épidémie de choléra.

Il passa à l'hôpital *quatre énormes années presque révolues*, écrivait-il, dont deux ans et demi à Broussais. Une plaquette de P. Vallery-Radot raconte avec esprit et érudition toute sa vie hospitalière. Dans la préface de cette plaquette, Fernand Gregh écrit : « Heureusement a-t-il trouvé dans les médecins qui l'ont accueilli dans leurs hôpitaux, des hommes pleins de compréhension et de bonté, en même temps que de savoir, qui lui ont donné le gîte, le vivre, et le couvert et leurs soins... » Il était du reste un véritable malade. Il n'a pas gardé mauvais souvenir de *ces bastilles de la mistoufle et du bobo*, où il était obligé de mener une vie disciplinée, *quasi monacale*.

* Communication présentée à la séance du 16 décembre 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

Aussi a-t-il fini par en être excédé, *séquestré du monde, alité à perpétuité.*

*Je n'ai pas vu d'arbre, ni d'herbe,
Ni le ciel, sinon un seul pan
Durant tout cet été superbe*

écrit-il en octobre 1893.

Peut-être, un jour que la mort nous tâtera, que la maladie courrière et fourrière nous tiendra fiévreux et douloureux, peut-être miséreux et solitaire, les reverrons-nous (les hôpitaux) non sans attendrissement. Et on lui prête ce calembour : faisant allusion à sa jeunesse heureuse et à sa fin lamentable, il aurait dit : se peut-il qu'étant né sous les plus heureux auspices, j'aie mourir à l'hôpital ?

En réalité, son dernier séjour à l'hôpital fut à Bichat, salle Jarjavay, du 5 décembre 1894 au 5 janvier 1895 et il mourut un an après, avant ses 52 ans révolus, le 8 janvier 1896, au 39 de la rue Descartes, dans le V^e arrondissement, où il occupait deux pièces (1), avec sa dernière maîtresse, Eugénie Krantz.

A sa sortie de Bichat il fut suivi par un jeune médecin, le Dr Malbec (2), un de mes oncles, installé 14, rue de Rivoli, dans le IV^e arrondissement dont il était un des médecins du Bureau de bienfaisance. En mars et fin mai, Verlaine lui demanda de venir le voir 16, rue Saint-Victor dans le même quartier, chez sa maîtresse Eugénie ; tandis qu'en décembre, il fera appel encore au Dr Malbec à deux reprises pour qu'il se rende rue Descartes où entre temps Verlaine et Eugénie s'étaient mis « en ménage », comme il ressort de deux billets non datés, dont j'ai retrouvé le texte : « *Ma chère Petite, je t'attendrai, ou plutôt j'irai si je puis, car je marche si mal... Viens... j'essaierai d'avoir un sou pour toi. Ton bien, bien affectueux Verlaine* ». Puis, en P.S. : « *Tâchons de nous remettre ensemble* ». Et dans la marge : « *J'aurai d'ailleurs soin de dire rue Descartes de te laisser monter* ». Dans un autre billet il lui écrit : « *Ma chère Petite... Je ne peux malheureusement gravir tes six étages, mais tu peux monter les deux miens et venir dormir avec ton vieux Paulot.* »

C'est au café qu'il retrouvait ses amis ; mais dans les dernières semaines, lorsqu'il fut alité, il eut pas mal de visites ; et beaucoup de ses amis vinrent s'incliner le 9 janvier 1896 devant sa dépouille mortelle. Dans les derniers mois qui précèdent sa mort, « las de sa misère, il s'était rangé autant qu'il le

(1) Une plaque de marbre est apposée sur cette modeste maison, derrière le Panthéon.

(2) Né en 1865 à Casteljaloux (Lot-et-Garonne), ancien Interne provisoire des Hôpitaux de Paris (concours 1892 probablement) et ancien préparateur de Physiologie à la Faculté, le Dr Armand Malbec fut, au début de sa carrière, médecin du Bureau de bienfaisance du IV^e arrondissement, et c'est à ce titre, pensons-nous, qu'il devint le médecin de Verlaine. En 1918, il fut blessé par un obus de la *Bertha*, dans son immeuble démolit. Entre les deux guerres, il représenta les bureaux de bienfaisance de la ville de Paris au Conseil de surveillance de l'Assistance publique. En 1939, il se retira dans sa ville natale où il mourut en 1953, à 88 ans.

pouvait ». Il avait pris goût aux hommages de la jeunesse ; il avait même eu l'idée « aventureuse » (J. Frello dans *Le Petit Parisien*), de se présenter à l'Académie française. En mars 1895, le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts lui avait accordé un secours de 500 francs ; et rue Descartes, il était chez lui, habitant avec Eugénie. Catulle Mendès, sortant de la chambre mortuaire, note dans le *Journal* du 9 janvier : « La pièce, petite, est très propre ; elle a un air de cellule monacale ou de chambre particulière dans un hôtel bien tenu » ; et Stéphane Mallarmé, dans le même numéro du *Journal* écrit : « Il a, vers la fin, désiré se recréer un petit décor — enfin — de propreté, le cadre du petit confortable comme bourgeois des siens dans son enfance, les petits rideaux blancs, la fenêtre, le lit d'acajou, un peu d'hôpital chez soi. »

Héritant de la bibliothèque de notre oncle, nous trouvâmes un livre de Verlaine dédié : « Au Docteur Armand Malbec, bien affectueusement ». P. VERLAINE. Ce sont les *Confessions* (notes autobiographiques), livre qui parut en 1895. Entre les pages de ce livre, il y avait quatre carte-lettres ou Verlaine réclamait chaque fois la visite de son médecin. Voici leur texte, écrit jusqu'à la dernière lettre d'une même écriture, assez nette, non tremblée.

La première, très courte, envoyée de la rue Saint-Victor, le 18 mars, prouve que Verlaine était déjà le client du Dr Malbec, sans doute depuis sa sortie de Bichat, le 5 janvier 1895.

Cher Docteur, je serais content de vous voir demain mardi s'il vous est loisible. Tout à vous. P. VERLAINE, 16, rue Saint-Victor. Aux soins de Mlle Krantz.

La seconde est datée du 29 mai, elle est ainsi rédigée :

Mon cher Docteur. Si cela ne vous dérange pas trop, pourrez-vous passer un de ces jours à la maison ? Je vois mieux, mais la marche ! Quid de Bouche(3) dont plus un signe de vie depuis des siècles. Tout à vous. P. VERLAINE, 16, rue Saint-Victor, d'où l'on vous envoie tous compliments.

Je vois mieux ! Fumeur en même temps que buveur d'absinthe, sans doute amorçait-il une névrite optique, ses difficultés pour marcher signant ses gonalgies plutôt qu'une polynévrite.

*Bon pied, bon œil, oh je ne les ai plus
Puisque je rampe, en vertu d'une arthrite,
Et que je vois si peu, grâce à l'invite
de verres à me trahir résolu.*

Les deux dernières lettres envoyées du 39 de la rue Descartes, sa nouvelle adresse, sont beaucoup plus intéressantes.

(3) Nous ignorons de qui il s'agit.

La troisième lettre :

Lundi 16, au soir
Cher Docteur,
Serez-vous assez bon pour venir me voir et me donner de sérieux conseils au sujet de ma santé rhumatisante et influençée? Je souffre beaucoup et j'ai besoin, je crois, d'un régime aussi sévère que vous le jugerez convenable.
Votre malade, tout soumis et
votre ami tout dévoué P. Verlain
39 rue Descartes.

Lundi 16 au soir (décembre 1895).

Cher Docteur,

Serez-vous assez bon pour venir me voir et me donner de sérieux conseils au sujet de ma santé rhumatisante et influençée? Je souffre beaucoup et j'ai besoin, je crois, d'un régime aussi sévère que vous le jugerez convenable. Votre malade tout soumis et votre ami tout dévoué: P. VERLAINE, 39, rue Descartes.

La quatrième lettre (10 jours avant sa mort) :

Paris, le 30 décembre.

Cher Docteur,

Depuis votre dernière visite, ma santé a empiré. J'ai des insomnies incessantes, des nervosités presque continuelles, les vomissements n'ont pas cessé. Enfin, je me trouve très mal, et je souffre beaucoup. Venez donc le plus tôt possible. Je vous assure que je ne triche pas et que je ne comprends rien à ces pituites sans cause logique. Veuillez me donner le bon conseil, fût-il sévère, et me croire votre fidèle et dévoué. P. VERLAINE, 39, rue Descartes.

Nous n'avons parlé du poète avec notre oncle qu'une fois, lorsqu'au cours d'un séjour à Paris, vers 1935, il nous montra sa bibliothèque et en sortit ce livre des *Confessions*. Il nous dit, paraphrasant Ricord et son « scrofulate de vérole » : « Il est mort d'alcoolate de vérole » ; et la conversation continua sur son éthylisme et les ravages du tréponème à la fin du XIX^e siècle, dont furent victimes, victimes connues à côté de tant d'autres ignorées depuis, Musset, Baudelaire, Alphonse Daudet, de Maupassant, le gonocoque sévissant pour sa part (cf. le poème *Castapiana*) ; et les risques vénériens étaient à l'époque sans remèdes très efficaces.

Dans sa lettre du 16 décembre, il attend « de sérieux conseils au sujet de ma santé rhumatisante et influenzée ».

Rhumatisante ? Ont été publiées 40 lettres qu'il adresse au Dr Jullien, de décembre 1885 à janvier 1893. Ce chef de service de l'hôpital Saint-Lazare (l'hôpital des vénériens de l'époque) avait été précédemment, non seulement son médecin, mais son ami. Il est beaucoup plus question dans ces lettres de ses problèmes financiers et d'édition de ses œuvres, de ses démêlés avec sa femme dont il avait divorcé, que de sa santé. Mais il fait allusion, dès les premières lettres, à un *rhumatisme des genoux, avec ankylose incomplète consécutive à une arthrite génitale (qu'est cela, Bone Deus ?)*, pour laquelle on lui donne du sirop de Gibert. Verlaine parle de sa *jambe en pâté de foie* et signe cette lettre : *Un danseur impatient*.

Dans une autre lettre au Dr Jullien :

Je suis depuis un mois dans le service du M. Nélaton qui m'affirme qu'il n'y a rien à faire pour ma jambe. Il attribue mes ulcères à une vague et ancienne castapiana. Les bras m'en tombent, ne m'étant jamais aperçu de rien, et n'ayant nulle trace de rien nulle part. Y a-t-il des chancres et autres accidents ainsi déroutants ?

Une cure à Aix-les-Bains pour ses rhumatismes, en 1889, n'avait pas donné de grands résultats. Doit-on s'en étonner quand, d'après la plaquette de Léon Binet et de P. Valléry-Radot (« Verlaine à Aix-les-Bains »), on voit toute la fantaisie de ce curiste ?

Vérole ! Blennorragie ! Rhumatismes chroniques d'étiologie probablement complexe ! Est-ce tout ? Non car, dans une autre lettre au Dr Jullien, il écrit : *M. Chauffard vient de me découvrir... diabétique en herbe. Gluten and Co.* Dans un autre service, on lui a trouvé un léger souffle au cœur et conseillé l'iodure. En 1895, d'après François Porche, un de ses biographes, Verlaine énumérait ainsi ses maladies : « *rhumatismes, cyrrhose (sic), gastrite, jaunisse* ».

En décembre 1895, il contracte l'influenza, nom de la grippe de l'époque. L'influenza, par l'importance et la gravité de cette épidémie, suscita un gros émoi, et la *Revue des deux Mondes* du 1^{er} janvier 1896 publia un article de 20 pages, du Dr Louis Delmas, repris en le résumant par des quotidiens dans les jours suivants. La grippe était attribuée au bacille de Pfeiffer et on déplorait le caractère dérisoire de la thérapeutique, réduite à des mesures

d'hygiène. Cette grippe, survenue vers mi-décembre, d'après la lettre du poète datée du 16 décembre, évolua sur ce terrain débilisé par « l'alcoolate de vérole », et probablement par un catarrhe chronique des voies respiratoires car, de surcroît, il fumait la pipe. L'affirmation, dans l'article de *L'Illustration*, relatant sa mort, qu'il a « succombé à la tuberculose pulmonaire qui le rongait depuis longtemps », n'est pas à retenir.

Mais, dans sa lettre du 30 décembre, il n'est plus question d'influenza, mais de troubles digestifs et nerveux qu'il est facile de rattacher à l'éthylisme. En fait, et c'était notoire, Verlaine était encore et surtout un alcoolique, il ne s'en cachait pas, sauf vis-à-vis de ses médecins.

*Pour votre gai pochard
Dites une prière.*

Mon oncle, un peu bourru mais très bon, devait le morigéner, mais sans succès. C'est ainsi que le 30 mars 1895, 12 jours après la première carte-lettre adressée au Dr Malbec, Verlaine, fêtant ses 51 ans, écrivait :

*N'importe, ah buvons donc tandis que
Ce docteur a le dos tourné
Un petit coup à ce damné
Age mûr venu dont je bisque.*

Mon oncle savait Verlaine incapable de suivre longtemps les conseils de tempérance qu'il lui prodiguait. Lorsqu'il n'était pas désargenté, Verlaine buvait.

Ah, si je bois, c'est pour me saouler, non pour boire,

et il partageait son vice avec sa maîtresse. On connaît le distique :

*Tu bois, c'est affreux, presque autant que moi,
Je bois, c'est honteux, plus encore que toi.*

Sans doute ne boit-il plus quand il dit dans cette dernière lettre : « Je vous assure que je ne triche pas et que je ne comprends rien à ces pituités sans cause logique. » Comme beaucoup d'alcooliques, il s'insurge de ne pas être récompensé de sa tempérance peut-être très relative, en tout cas toute récente et forcée. N'aurait-il pas ses vomissements persistants et ses douleurs, que son impécuniosité l'obligerait à la tempérance. N'adresse-t-il pas, ce même 30 décembre, à de Montesquiou, cet appel de détresse : *Nul argent à la maison*. Or, c'était une période de grand froid : le secours de de Montesquiou permit l'achat d'un peu de coke. Y a-t-il eu une rechute de la grippe ? En tout cas, la santé du poète continua à empirer, comme il l'avait écrit le 30 décembre ; si bien que, le 7 janvier, il reçoit les derniers Sacrements. Sans doute les troubles nerveux s'étaient-ils accrus depuis le 30 décembre où il parlait d'insomnies incessantes, de nervosités presque continuelles ; peut-être les soubresauts annonçant un *delirium tremens* chez cet alcoolique privé de son poison. On doit cependant noter que, même dans sa dernière lettre, l'écriture n'est pas tremblée. Dans la nuit du 7 au 8 janvier, d'après F. Porche, « le moribond délire, veut se lever ; Eugénie, qui le

veille, l'en empêche puis se fâche, l'injurie » (les scènes étaient habituelles dans ce faux ménage). Et F. Porche ajoute : « Finalement, elle abandonne l'agonisant pour aller prendre un verre chez des voisins. Verlaine reste seul avec le portrait de son père... Le lendemain au petit jour, Verlaine fut trouvé mort, tout nu sur le carreau, en face de ce portrait. »

Il y a au moins une inexactitude dans le texte de Porche : Verlaine ne mourut pas ainsi, mais le lendemain soir 8 janvier, vers 7 heures, en présence d'Eugénie et d'un jeune peintre, Cornuty. Catulle Mendès, rédigeant son article pour le *Journal* du lendemain 9, écrit : « P. Verlaine est mort ce soir... Je viens de le voir mort... Les dernières heures, après une longue agonie de tous les jours, il a peu souffert. »

D'après F. Carco qui, en 1947, a écrit aussi une *Vie de Verlaine*, la scène violente entre le poète et Eugénie, la veille de sa mort, était due à la visite de Philomène, dite Esther, longtemps la rivale d'Eugénie, évincée depuis un an : elle s'était présentée rue Descartes. Verlaine aurait dit : *J'en ai assez, qu'on me laisse crever en paix !* La chute du lit, dans la nuit qui suit cette dispute, est signalée par d'autres : Eugénie ne pouvant le relever, car il était trop lourd pour elle, l'entoura de couvertures et il ne sera remis au lit qu'au matin. Qu'il ait pris froid sur le parquet dans cette chambre sans feu, c'est vraisemblable, et une complication pulmonaire brutale a pu emporter cet organisme débilité par l'alcool, comme on peut en voir spécialement chez des « imbibés ».

D'autres détails, à priori véridiques, sont fournis par deux familiers du poète, F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge (Cazals l'avait dessiné sur son lit de mort), dans leur livre « Les derniers jours de Paul Verlaine ». Mais ce livre parut 27 ans après la mort du poète ! Nous y lisons : « Le Dr Parisot, qui donnait alors ses soins à l'illustre malade, ordonna un régime sévère. Verlaine dut se coucher de bonne heure, l'alcool et le vin furent rigoureusement bannis de sa table (4) où seul fut toléré le lait coupé d'eau de Vichy. Mais, en dépit de ce régime trop tardivement adopté, la santé de Verlaine déclina rapidement. Le dimanche 5 janvier 1896, il eut un peu de délire et la fièvre ne le quitta que dans le milieu de l'après-midi. Après 24 heures de mieux, son état s'aggrava. On alla quérir le Dr Parisot qui, cette fois, jugea la situation désespérée. Le fatal dénouement n'était plus à son avis qu'une question de jours. Sa respiration était oppressée et sifflante. On alla chercher le Dr Chauffard qui vint aussitôt ; il jugea d'un coup d'œil que tout serait inutile pour le sauver. Il ordonna cependant des sinapismes pour essayer de réveiller cet organisme abattu. Eugénie avoua au Dr Chauffard que, la nuit précédente, Verlaine ayant voulu se lever, était tombé du lit ; trop faible pour l'aider à se recoucher, elle n'avait osé réveiller ses voisins de palier. Le moribond avait donc passé la nuit étendu sur le sol, protégé tant bien que mal contre le froid par un édredon et des couvertures. Le Dr Chauffard se retira, indigné d'une pareille négligence en un tel moment.

(4) Tous ces conseils, donnés maintes fois, mais en vain, n'étaient guère plus de circonstance !

Il y eut dans la chambre un va-et-vient perpétuel d'amis du poète qui entra dans le coma. Et quand, vers 8 heures, les fidèles revinrent au logis de la rue Descartes, un prêtre, appelé trop tard lui aussi, en sortait. Le grand poète venait d'expirer. »

Sur les derniers jours de Verlaine, qui croire ? La consultation prélethale du Pr Chauffard « qui vient aussitôt » n'est indiquée dans aucun autre texte, ni dans les chroniques des journaux du moment, ni dans les livres de F. Porche et de F. Carco. Si elle a eu lieu réellement, Chauffard était-il désœuvré ? Ou bien a-t-il pu sur-le-champ abandonner ses occupations pour courir à fouette-cocher loin de chez lui ? Quel est ce Dr Parizot qui aurait donc, dans les tout derniers jours de Verlaine, remplacé le Dr Malbec qui ne nous avait donné aucun détail sur sa mort, lorsqu'un jour il nous avait dit avoir été le médecin du poète ? Celui-ci avait émigré du IV^e au V^e arrondissement. Cazals et Le Rouge se sont-ils trompés sur le nom du médecin traitant, à 27 ans de distance ? En réalité, j'ai trouvé dans l'édition de 1895 du *Rosenwald*, sur la liste des médecins classés par arrondissement et pour chacun d'eux par quartier, un Dr Parizot, installé 23, boulevard Saint-Germain, dans le V^e arrondissement (quartier du Panthéon). Il me paraît certain que ce Dr Parizot avait pris la relève du Dr Malbec qui, installé rue de Rivoli et sans moyen de transport personnel, ne pouvait, en pleine épidémie d'influenza, aller voir souvent ce malade grave, loin de son quartier, et avait demandé à ce Dr Parizot, peut-être comme lui-même médecin du Bureau de bienfaisance, ou parce qu'ami du Dr Malbec, de prendre Verlaine en charge. En tout cas, Cazals et Le Rouge sont en contradiction avec Porche lorsqu'ils disent que le prêtre avait été appelé trop tard, car Porche écrit, de son côté, que Verlaine avait reçu les derniers Sacrements le mardi 7, à la fin de la journée ; et cet auteur avait retrouvé, lorsqu'il préparait son livre, le vicaire qui avait donné l'extrême-onction au poète ; il lui avait affirmé qu'il était mort en chrétien.

Le texte de Cazals et Le Rouge nous paraît encore sujet à caution : il fait état de funérailles grandioses avec, à l'église, tentures au portail, catafalque dressé au milieu de la nef, tapis sur les marches de l'autel, grandes orgues avec la maîtrise sous la direction du Maître de chapelle, puis un cortège de 5 000 personnes traversant le centre de Paris, de Saint-Etienne-du-Mont au cimetière des Batignolles ; et ces auteurs ajoutent : « Un événement qui, dans les temps anciens, aurait eu l'importance d'un présage vint encore accroître l'impression produite par la mort du poète : dans la nuit qui suivit ses funérailles, le bras de la statue de la Poésie, qui décore le faîte de l'Opéra, se détacha en même temps que la lyre d'or qu'il soutenait, et vint tomber sur le sol, à l'endroit même où avait passé dans une apothéose la dépouille mortelle de Paul Verlaine. »

Tout à fait différente est la version de Francis Carco, quoique nettement postérieure — 1923 et 1948 — concernant les obsèques, très simples, écrit-il, avec un service et un corbillard de 5^e classe. Cependant, d'après la préface de l'édition de *Verlaine* de « La Pléiade », les obsèques auraient coûté 900 francs et furent payées en partie par la Direction des beaux-arts, en partie par F. Coppée, de Montesquiou, M. Barrès et Le Pelletier.

Devant ces contradictions, nous avons parcouru à la Bibliothèque nationale les revues littéraires et journaux de début 1896 : *L'Illustration*, *Revue des deux Mondes*, *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien*, ce quotidien, et le *Journal*. C'est ce dernier qui apporte le plus de renseignements sur la mort du poète : notices nécrologiques du 9 janvier par Catulle Mendès, du 10 par Stéphane Mallarmé, du 11 par Jean Richepin, puis récit de ses obsèques. Extrayons des deux articles du 11, les passages suivants : de Jean Richepin : « Ah ! Les belles, les nobles, les touchantes, les admirables, les enviabiles obsèques dignes d'un pur artiste, dignes d'un brave homme, un cœur ingénu et tendre, dignes d'un grand poète, vraiment dignes de lui ! »

« Une lumineuse matinée d'hiver... une église de gracieuse et rare architecture et de dévotion spéciale... où le cercueil du pauvre Lélian avoisinait la chaise de sainte Geneviève... Un cortège formé dans une des vieilles ruelles qui serpentent du flanc de la vieille montagne scholastique dans le quartier même où, jadis, vécut son ancêtre François Villon. Dans ce cortège, aucun élément officiel (5), aucun Corps constitué, aucune délégation de ceci ou de cela (6), rien qui sentît l'apprêt, la cérémonie banale, la convention, la corvée... Personne qui fût venu par simple devoir de politesse, ni par désir d'être vu présent, sans plus ! Pas un seul indifférent. Tous des amis ou des admirateurs sincères... Et ce fut un spectacle auquel Paris n'a pas souvent l'occasion d'assister que le spectacle de ces funérailles donné à un poète uniquement par la famille de ses congénères en amour du beau. »

Et, dans le second article, non signé : « L'étroite entrée de la maison tendue de draperies noires sans ornementation, avec seulement une grande croix d'argent... et ces couronnes, toutes ces fleurs amoncelées sur le cercueil étaient la seule magnificence de cet enterrement réduit à sa plus extrême simplicité... »

Le char est de 5^e classe, sans accessoires. En tête, marchent en grand deuil, Mlle Krantz (c'est Eugénie, l'amie du poète) et M. de Sivry, ex-beau-frère du défunt. Les cordons du poêle étaient tenus par F. Coppée, M. Barrès, Catulle Mendès et Ed. Le Pelletier ; dans le cortège, parmi quelques autres, J.-M. de Hérédia, J. Richepin, Henry Bauer, St. Mallarmé, De Montesquiou, Jules Lemaître, Octave Mirbeau, Sully Prudhomme, Armand Sylvestre, J. Moréas, Vanier, son éditeur. A l'église, une messe basse, célébrée par le vicaire, est chantée en plain-chant par toute la maîtrise. Aux orgues, Théodore Dubois et Gabriel Fauré exécutent le *Pie Jésus* de Niedermayer.

La cérémonie terminée, le cortège se dirige vers le cimetière des Batignolles où prennent la parole F. Coppée, son ami depuis leurs 20 ans, puis Catulle Mendès, Maurice Barrès, Stéphane Mallarmé, Ed. Le Pelletier, l'ami d'enfance, Moréas, Gustave Kahn. Régnait une température glaciale...

(5) En réalité, M. Wells représentait le ministre de l'Instruction publique, et il y avait M. Roujon, directeur des Beaux-Arts.

(6) Des membres de l'Académie française y étaient à titre personnel, comme amis du défunt.

Quand le cercueil fut descendu dans la fosse, Eugénie se serait écrié, se penchant sur la fosse : « Verlaine, tous tes amis sont là ! » Eugénie, cette maîtresse qui lui avait inspiré un de ses derniers poèmes :

Il est un arbre au Cimetière...

.....
*Sur cet arbre, été comme hiver
Un oiseau vient qui chante clair
Sa chanson tristement fidèle.
Cet arbre et cet oiseau, c'est nous.
Ah ! Vivre encore ! mais quoi, ma belle
Le néant est mon froid vainqueur
Du moins, dis, je vis dans ton cœur.*

BIBLIOGRAPHIE

- Articles nécrologiques du *Petit Parisien*, du *Journal*, n^{os} du 9 au 12 janvier 1896, de *L'Illustration*, du 18 janvier 1896.
- CARCO F. — « Verlaine, Poète maudit », Alban Michel, édit., Paris, 1948.
- CAZALS F.A. et LE ROUGE G. — « Les derniers jours de Paul Verlaine », Mercure de France, édit., Paris, 1923.
- PORCHE F. — « Verlaine tel qu'il fut », Flammarion, édit., Paris, 1941.
- RUCHON F. — « Verlaine, documents iconographiques », Pierre Cailler, édit., Genève, 1947.
- VERLAINE P. — « Confessions » (notes autobiographiques). Publications de fin de siècle Paris, 1895.
- VERLAINE P. — « Correspondance », t. III, A. Messein, édit., Paris, 1929.
- VERLAINE P. — « Œuvres poétiques complètes », *La Pléiade*, Gallimard, édit., Paris, 1954